Musique

Le roi Arthur

**** Serai-je seul à l'avouer ? Ce bonheur me donne froid dans le dos***

ARTHUR RUBINSTEIN
OU L'AMOUR DE LA VIE
filmé par François Reichenbach

Un œil d'eau profonde dans la géographie des rides et de la couperose, un profil insensé de marabout rigolard, des grimaces qui font peur et des mots qui font mouche, et des mains, des mains de parchemin tuché, le pouce usé d'avoir enfoncé trop de touches, des mains d'une précision et d'une vivacité fulgurantes, comme si quelque pacte diabolique leur avait à jamais conservé la jeunesse.

Arthur Rubinstein est un sujet en or pour une caméra indiscrète. Il est à lui tout seul un monument dont on n'a jamais fini de faire le tour, un sacré monstre plus qu'un monstre sacré, un spectacle permanent et complet, avec ses morceaux de bravoure, ses moments de tendresse, ses monologues et ses *tutti*, et juste ce qu'il faut de sérieux et de calembour, de fraîcheur et d'affectation, d'élégance et de vulgarité pour plaire à tout le monde.

Oublier l'inquiétude

Justement, François Reichenbach et Gérard Patris en ont filmé pour tous les goûts : Rubinstein imitant Chaliapine sous les coupoles bleues des mosquées d'Ispahan, Rubinstein luttant contre une mouche mélomane dans les ruines de Persépolis, Rubinstein chez lui jouant des tangos, Rubinstein à Carnegie Hall soulevant les foules, Rubinstein juif pèlerin au pied du Mur des Lamentations, Rubinstein titi parisien dans les ruelles de Montmartre, Rubinstein et les dames du monde, Rubinstein et les étudiants de Tel-Aviv, Rubinstein polonais, Rubinstein yankee, Rubinstein modeste et Rubinstein pontife. Tout, sauf Rubinstein malheureux.

En effet, à l'âge de vingt ans, encore inconnu, pauvre et amoureux déçu, il voulait se suicider. Mais, en se réveillant, il s'est dit tout à coup, comme dans la chanson : « *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?* » Et, depuis lors, il est heureux, heureux, heureux, heureux. Heureux d'aimer les jolies femmes et d'avoir fait des enfants à la sienne, heureux de travailler et de voyager, heureux de jouer de la musique gaie, heureux de jouer de la musique triste, heureux de vivre par tous les sens et heureux à l'idée de mourir en écoutant l'andante du Quintette en ut de Schubert.

Serai-je seul à l'avouer ? Ce bonheur me donne froid dans le dos ! On l'étale trop, on en parle trop, comme s'il fallait s'en persuader à tout prix, comme si l'amour forcené de la vie était là pour faire oublier la solitude de l'homme, l'inquiétude de l'artiste et l'horreur de la déchéance physique et de l'approche de la mort. Ce vieillard gourmand, jouisseur et sentimental me fait peur. La morsure de son sourire a quelque chose d'empoisonné.

D.R.

ARTHUR RUBINSTEIN
Coupable parce qu'il est grand

« *Êtes-vous heureux ?* », demandait-on à Fellini dans l'avant-dernier numéro de « l'Express ». Et le cinéaste de répondre : « *Je ne comprends pas cette question. Je n'en sais rien. Ça ne m'intéresse pas. Dites-moi : lorsqu'un homme est heureux, que fait-il de son bonheur ?* »

Tout est là : si tant est que Rubinstein soit heureux, qu'en fait-il de son bonheur ? Un gentil théâtre de divertissement, superficiel, rassurant, émollient. Le spectateur se dit que si un génie reconnu, de la taille de Rubinstein, peut vivre en paix avec lui-même et avec les autres, sans problème et sans accident, sans être troublé, aveuglé par les révélations que lui ouvrent son intelligence, sa sensibilité et son expérience artistiques, alors il doit être encore plus facile d'être heureux pour qui ne plane pas dans les hautes sphères de l'esprit. Soyons heureux, mille fois heureux, puisque nous sommes inconscients, pleins de petites vertus et de petits défauts, faits pour les petits plaisirs d'une petite vie sans histoires !

Rien à chercher

A mes yeux, Rubinstein est coupable parce qu'il est grand et qu'il joue à être petit. Parce qu'il a renoncé à vivre le drame de la conscience. Parce qu'il a rabaissé volontairement le terrible mystère de son art pour le mettre à la portée de son public, au lieu d'entraîner dans sa vision ou son ascèse propres tous ceux qu'il aurait pu aider à se dépasser.

Dans le film, il prêche ouvertement pour le laisser-aller et la débrouillardise : on n'acquiert rien, on peut seulement développer ce qu'on a en naissant (« *Moi je jouais déjà du piano dans le ventre de ma mère* ») ; il n'y a rien à chercher, il suffit d'obéir à ce qu'ont écrit les compositeurs ; enfin, il est possible de trouver des tas de petits trucs qui font de l'effet sans demander d'efforts (« *Je dévoile quelquefois un de mes secrets à un confrère, mais j'ai la chance qu'il l'oublie toujours assez vite, alors que moi je ne l'oublie jamais.* »).

On ne s'étonnera donc plus de voir Rubinstein condamné par lui-même et pour l'éternité au répertoire romantique. Il y trouve assez de virtuosité pour exploiter au mieux ses fantastiques ressources digitales et il peut y décrire les sentiments d'autrui sans avoir l'inconfort de s'engager personnellement. De plus, par chance, cette musique s'adresse pour l'instant au grand nombre, ce qui reste le plus sûr gage de succès.

Le vieil homme ébloui

Loin de moi de demander à Rubinstein de jouer les « Klavierstücke » de Stockhausen ! Mais enfin, il aurait pu ne pas nous assener tout au long de son film les mêmes chevaux de bataille qu'il promène partout depuis cinquante ans et dont il ne cesse de parfaire avec beaucoup de soins les détails pittoresques sans chercher jamais à en approfondir ou à en renouveler l'esprit.

Pourtant, à un moment donné, en Israël, nous assistons à la répétition avec orchestre de je ne sais plus quel concerto de Beethoven — le troisième, je crois. Un plan fixe, très long, nous montre par-dessus le piano le visage du maître penché sur le clavier que ses doigts n'ont pas encore touché. Peu à peu, on sent, on voit la musique monter en lui, l'envahir comme quelque chose d'essentiel venu de très loin, quelque chose d'étrange, d'atroce et d'énorme, quelque chose qui le ravage et le transfigure. Mais le vieil homme ébloui semble lutter contre lui-même, contre une vérité qui, s'il l'accomplissait, le terrasserait du même coup. Et le chant qui naît alors sous sa main est à peine chargé de plus de nostalgie qu'à l'habitude. La phrase est bien dite, récitée clairement, galbée avec art, et le dialogue s'engage sans aventure.

Le film habile et complaisant de Reichenbach et Patris (aidés de Bernard Gavoty, qui a su accoucher Rubinstein en souplesse) aura au moins le mérite de révéler au grand public les faiblesses secrètes de son idole. Le roi Arthur est un roi riche de divertissements, mais son bonheur ne fait pas illusion.

MAURICE FLEURET

Hugues Vassal-Gamma

Théâtre